

# REGION CENTRALE

numéro 3

Jean-Jacques NUEL

Amélie GUYOT

David NADEAU

Marc SEZARIN

Jos GARNIER

Paul KONSTANTIN

Laurence BESSADET-LOUVION

Baptiste LOUVEAU

Stéphane FRANÇOIS

Jean POUËSSEL

milagro éditions



REGION CENTRALE REGION CENTRALE REGION CE

- 05 Jean-Jacques NUEL**
- 11 Amélie GUYOT**
- 15 David NADEAU**
- 18 Marc SEZARIN**
- 21 Jos GARNIER**
- 23 Paul KONSTATIN**
- 29 Laurence BESSADET-LOUVION**
- 33 Baptiste LOUVEAU**
- 35 Stéphane FRANÇOIS**
- 39 Jean POUËSSEL**

Illustrations : M.A ; Paula Cohen

Photographies : G. Maps, Krystyna Dobrzańska (p.41-42-48)

Milagro Editions  
2, rue des Phocéens  
13002 MARSEILLE

[mail] [regioncentrale.revue@gmail.com](mailto:regioncentrale.revue@gmail.com)

[site] [milagro-editions.com](http://milagro-editions.com)





TONKIN

j'ai vécu quelques mois  
à Villeurbanne en 1970  
dans le quartier du Tonkin

près de la place Rivière  
où se tenait alors  
le marché aux puces

un ami de mon père  
m'avait loué une petite baraque  
coincée entre 2 autres similaires  
avec un jardin  
à l'arrière

une sorte de bungalow  
rudimentaire et délabré une bicoque  
de plain-pied et sans étage  
promise à une proche  
démolition

juste 2 pièces en enfilade  
une cuisine une chambre  
et une cave très humide  
à laquelle on accédait  
par une trappe dans le plancher

je pouvais pisser dans l'évier  
de la cuisine  
pour le reste il fallait  
traverser le jardin  
pour gagner une cabane en planches  
qui faisait office de cabinet

je ne me souviens plus  
de l'adresse exacte  
et je ne saurais la retrouver

la baraque a été rasée  
par les bulldozers  
et la rue elle-même  
qui s'appelait je crois  
*rue Charles-Lyonnet*  
a disparu

le quartier ayant été entièrement  
redessiné  
dans une vaste opération  
de rénovation urbaine

je suis donc incapable de localiser  
l'endroit précis où je demeurais  
ni d'effectuer le moindre  
pèlerinage

mis à part des souvenirs  
et de vagues images mentales  
il ne me reste rien de ce séjour  
dans l'ancien Tonkin  
aucun courrier

aucune quittance  
aucune facture  
attestant de ma présence  
en ces lieux  
et de la présence même  
de ces lieux

c'est à se demander si tout cela  
a bien existé

j'en suis moi-même réduit  
à me croire  
sur parole

\*

## COUPE RÉGLÉE

quand je demeurais à Lyon  
j'allais chez un coiffeur  
pour hommes dans une rue sans grâce  
du 3<sup>e</sup> arrondissement

c'était un bon professionnel  
dynamique et plein d'humour  
pratiquant une coupe  
basique à 14 euros

comme j'étais déjà à moitié  
chauve je lui proposais de payer  
au prorata  
du nombre de mes cheveux soit  
DEMI-TARIF

il me rétorquait que mon alopecie  
irrégulière  
lui donnait un travail supplémentaire  
pour égaliser la coupe et proposait  
DOUBLE TARIF

## UN PARTOUT BALLE AU CENTRE

j'ai quitté Lyon depuis longtemps  
pour me retirer à la campagne  
et ma nouvelle coiffeuse  
est compétente et sympathique

rien à redire  
mais je n'ai pas retrouvé  
avec elle  
ces joutes intellectuelles  
entre le miroir et le rasoir

\*

## PREUVE CONTRAIRE

j'ai conservé  
un très vieux passeport  
à la couverture bleue  
établi le 11 décembre 1972  
par la préfecture du Rhône  
et revêtu d'un timbre  
fiscal de 50 francs

un document officiel  
couvert de visas

et de tampons  
à l'entrée à la sortie  
de territoires lointains  
qui donnent à certains  
de mes souvenirs  
*date certaine*

ainsi d'un voyage  
au Mexique  
et au Guatemala  
en juillet 1975

j'étais persuadé  
d'y avoir été plus  
tôt  
j'aurais dit 73 à la limite  
74

mais la mémoire joue  
des tours  
la mémoire retouche  
le temps



AOÛT FINISSAIT

nous avons vécu longtemps à X  
et il y avait au bas de cette colline un étang  
et à la rive de cet étang un saule pleureur  
et au tronc de ce saule pleureur deux initiales gravées  
il y avait un petit quelque chose de toi  
engrumelé d'un petit quelque chose de moi  
une incise suffisamment profonde  
pour que l'arbre s'étoffe sans nous recouvrir  
c'était je me souviens  
c'était l'été 17  
août finissait  
et une mémoire plus grande que l'écorce  
ne demandait qu'à grandir  
parfois dans les nuits sans sommeil j'y retourne  
je marche sur l'étang  
des lianes longues le trempent  
mes pas ne laissent aucune trace  
il n'y a aucune bulle à la surface  
aucun frémissement de poisson aucune branchie à aérer  
aucune bulle d'air abandonnée aux racines  
qui ne demanderait qu'un mouvement  
même petit même timide  
pour être libérée  
je marche sans que la nature frissonne  
je le fais pour elle  
je fais à mon corps le grand va et vient  
comme un retournement  
comme un pèlerinage

là ou n'y aurait aucune mort annoncée  
je marche comme un temps d'avance sur l'inquiétude  
comme une promesse qu'on se fait  
pour que rien ne soit recouvert  
que la peau  
la nôtre celle des arbres  
celle de l'air qui nous sépare  
ne nous avale pas  
je marche pour que tout reste intacte  
pas immaculé  
pas inchangé  
seulement pas affadit  
pas ajusté pas tempéré  
pas arrangé pas résigné  
pas compromis  
surtout pas compromis  
sur l'étang  
à un moment une libellule se pose  
elle fricote avec les nénuphars  
je vois bien qu'elle les cherche  
qu'elle veut obtenir quelque chose  
je ne suis pas certaine qu'elle sache quoi  
elle va de l'un à l'autre  
elle ne choisit pas  
elle ondule  
gracieuse et solitaire  
elle ne fait aucun bruit ou presque  
elle va de l'un à l'autre  
ça dure longtemps  
le temps est gelé  
comme une danse inventée seulement pour elle  
une valse qui viendrait de très lointain  
qui ne serait pas une danse

mais la vie même  
qui est l'ambivalence  
et l'amour  
écloît dans un battement d'ailes  
sur l'étang je fais de petits pas  
et de grands vœux  
pour maintenant et pour demain  
je formule en secret  
l'importance des liens qui nous tiennent  
et punis ma facilité à les briser  
le printemps s'entiche des fétiches du caroubier  
c'est ta mère la fécondité qui les y a déposés  
je ralentis les pas pour fixer mes vœux  
pour les faire s'accrocher à la surface  
pour que rien n'y contrevienne  
je me demande si tu saurais changer un paon les cygnes  
et si le jasmin  
entre mes reins porte toujours l'odeur du Paradis  
je m'approche de la maison  
devant laquelle ont été abattus de grands cyprès  
leurs troncs étendus me donnent l'impression  
de corps d'hommes lasses  
laissés à brunir dans l'herbe grasse  
de petites bêtes les grimpent  
coulent leur ventre de sève séchée  
je marche et le réel est toujours en deçà  
de ce que je cherche  
l'eau moins pure les rossignols moins précoces  
cette année  
le pré carré voisin déjà piétiné  
dans le rêve on ne pleure pas  
parce-que c'est un rêve  
et que tout est permis



Le Bison – M.A.

LES ANCIENS CANADIENS

I

Dans ces occasions solennelles, tout avait disparu. Tout avait disparu en chantant un gai refrain suspendu au-dessus d'un abîme aux ornements dispendieux.

II

« S'il est dans les décrets de la Providence que vous succombiez, soyez prêts en tout temps à vous présenter à son tribunal avec l'uniforme en lambeaux d'un automate qu'un mécanisme ferait mouvoir au moyen d'un fichu de soie rouge noué pendant ce colloque.

L'entretien secret que vous demandez parcourt en tous sens la vaste cour du manoir, et tout rentre dans le silence suspendu par un fil sur ce gouffre béant. »

III

Le Fleuve Saint-Laurent, revêtu de l'habit sacerdotal, allume une bougie comme preuve de ses progrès dans la langue latine. S'adressant ensuite aux régents du collège, il leur dit : « Le Canada est vraiment la terre des lutins, des farfadets, des génies. »

« Ainsi soit-il. »

Les ambassadeurs, tous affublés d'un chapeau pointu, se retirèrent et communiquèrent à la foule le succès de leur mission.

\*

Soulever les voiles de l'avenir dépend d'un coup de dés. Faire des miracles est le plus infaillible des présages.

## L'AA

Des documents invisibles portant sur le devenir de l'idée de liberté ont été dissimulés dans un marché aux puces providentiel, avant d'être fortuitement découverts par le Seul et Unique Grand Électeur du Saint-Empire faustrollien. Ce dernier tient à les remettre en mains propres à son ami le peintre *gofannonien* John Welson; le seul, sans doute, qui réussit à concentrer et à coaguler en un seul papillon tous les orages du ciel gallois.

*Membres de L'Aa à travers l'Histoire (extraits) :* « François Rabelais œuvre sans relâche à la construction du sépulcre du Prince Gaïfre. Denis Vanier annonce et, en quelque sorte, prépare la plus belle Pentecôte hallucinatoire d'avant le grand embrasement.

La mystification littéraire, à laquelle nous participons tous, sert d'écran à une opération de diplomatie occulte de grande envergure dont les détails n'ont pas à être divulgués ici... »

HAPPY  
FIESTA  
PAJOTAN  
ALEXANDER





## Récidive première

Dans l'épanchement liquidien, courant des murmures réguliers de la photocopieuse à jeun suspendus, aux imitations des ciels touristiques massifs de ces deux scaphandriers marqués sur la roche du hile maternel, les hirondelles de frise consultent à la réponse tendre des secrétaires les berniques bénévoles aux pantomimes supérieurs, avant de s'écraser stupéfaites, en prescriptions solennelles sur la plage-cabine déminéralisée d'avance.

À la réplique dérisoire de cette collusion, la ronde générale des embaumeuses endurcies ne put, à l'étude de la carcasse solitaire, être confondue par reconnaissance buccale des extrémités épuisées, avec une convulsion rotative finale de caresses inflammatoires.

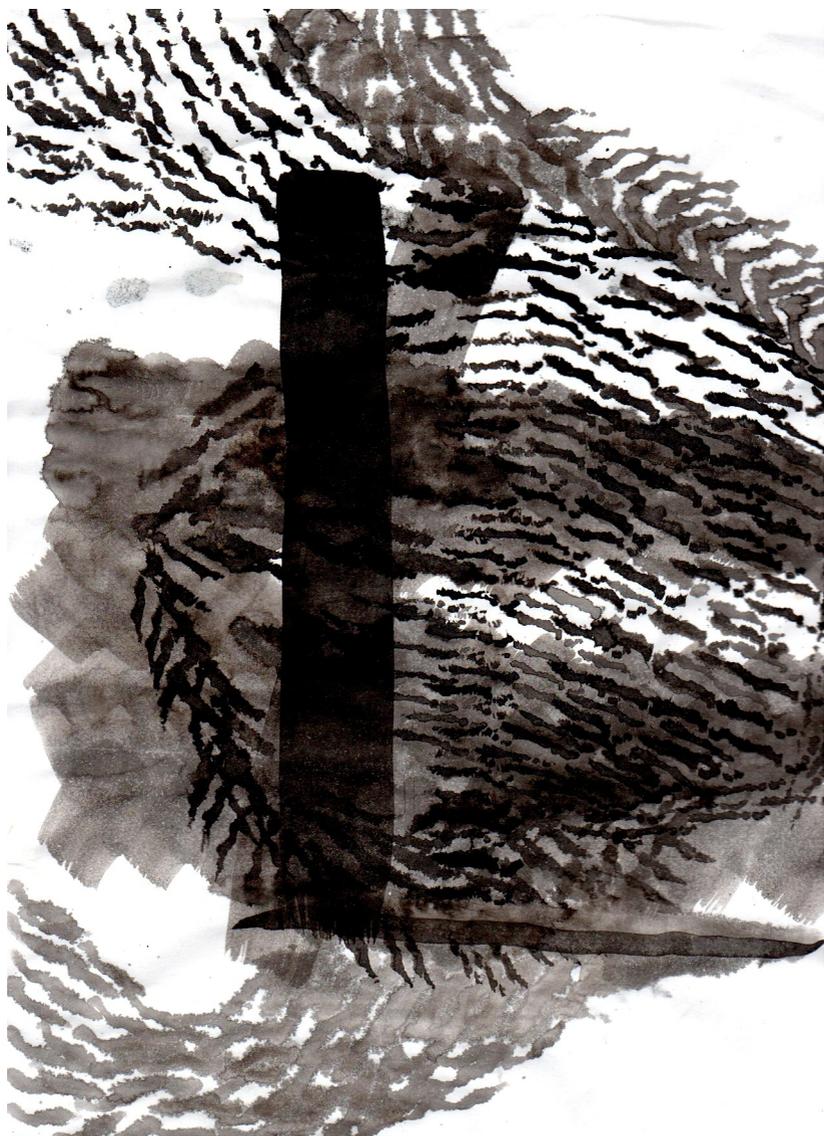
## Fréquence sur-jacente

Continent d'affection élémentaire contorsionné d'images favorites à la contractilité docile, supporteras-tu encore un jour à tes dépens ce confinement au lazaret de ton désir palpant la valeur montante d'une ferme enflammée derrière la colline instable que percutaient au gré du vent les couches sonores des vieilles fanfares débordantes de joie forcenée à la projection du menu cosmétique ? Accepteras-tu que ta suite cryptée, toujours sanglée à cet épiderme ouvert, te soit

en fin de conte insignifiante au regard du hurlement familial interminable issu de la terre pailleuse tremblante ? Te résignerai-tu à la douceur corrompue du noisetier perché — *Qui ne s'élèvera plus au-dessus des autres* — se détachant à temps en fragiles brisures coutumières ?

## En bascule cardinale

Depuis que l'oreille des figurines acéphales bruit d'une teneur marine constante commise d'office à l'ombre portée des grandes herbes sur lesquelles coule le jus d'algue des jouets en sable, les crabes verts tracent en oblique à l'apparition de cette petite troupe mondaine trottillante, et les rayures de pluie sciant l'icône embryonnaire à la bouche larvée des vitrines annoncent le prêche scandé des tribunes qui fera rebondir en désordre canonique les ventres aux semences palatales abritant les réjouissances immédiates. À la renverse, — *Et si rien ne se passait ?* — les nappes de clarté blême se mélangeant aux peintures de l'évier où flottent déjà les pétales d'asphodèles en trompe l'œil et les morceaux de phalanges en sursis reproduiraient contre toute attente les digues déjà vaines.





aux heures creuses qui se déchirent on préfère on l'entend les murmures insondés qui glissent sur l'abrasif ventricule coude à coude presque immortels passereaux la finitude se largue à une expressive traverse au devers des pudiques et mauves lèvres un échange de béatitude spongieuse amicale soulèvement proclamé in fine les battements de peau s'exportent plaine inondée de studieuse penchée en avant pour gratter le tour du jour sur toute la surface glacée aria beta souffreteux sur dix lignes on fait pas mieux en ces pourtours hivernaux glissade à l'ébauche sacrilège surpassé de baume parade élégiaque entrelacement contre invertébré scepticisme le partiel s'enkyste à l'abri des couches grisâtres et pourtant le rituel est là contre la manche du diable oppressé comme aluni par chimique pression ce qui nous entoure la mâchoire ce qui nous découvre aux autres si peu s'efface par anathème les codifications impermanentes on doit rentrer dans la case gauchie quitte à se relever les genoux excavés d'effroi et d'ennui aussi loin demeure la médaille de gloire in vomitif se replonger à la source intriquée pour comprendre pourquoi l'expérience bascule vers une nouvelle complexe analyse qui ne mène à aucune habitude aucun accès divergent séparation très ancienne des humains cette quête tranchée de poussière en petites sections dort et se sédimente en milieu terrestre on essaye de s'extraire avec mal un défi sans distance lancé mais impossible à déployer cette fois avec un courage fondamental prouesse sans doute impropre à ce transfert de matières entre guillemets se donner raison jusqu'à la forme présente depuis le début pas à pas mettre en jeu cet intermède fracassant pour tromper quotidiennement un futur sans explication dans l'ordre chronologique sans trajectoire au coeur d'un phénomène extravagant on a du

mal à expliquer ces images absurdes ce qui nous sert d'aimant serait physique dans l'infiniment séparable je ne sais pas l'idée à formaliser sans choquer ma propre logique position fantôme irréfutable

où que l'on regarde l'univers se vide de l'essentiel non accessible se cache dans les régions obscurcies qui me structure qui m'effondre le long des bordures austères superposition de sphères de chaleur qui s'éloigne à la verticale un premier amas on y reviendra pour définir les surfaces remplies d'inconsidérable densité à excès absolument nécessaire au non sens du mouvement encore plus lointaine découverte mal connue cette accélération invoquée donne par ailleurs un modèle non linéaire hautement proche du reste de mes origines ça passe aussi imprévisible où ça s'écrit toujours à travers quelque chose de nuit inventée mots archaïques par eux accompagnée d'une parole cohérente en ralentissant le corps qui balbutie et affirme ce qui n'a pas lieu c'est comme si méconnaissable à peine lue la matière sans respiration s'encastre à son insu le noir se répète comme des urgences contour vide d'une rencontre pétrifiée pour en passer au centre exact qui nous mènera à hurler au risque d'y perdre on le sait tout aménagement perceptible du désir foudroyant de l'incertitude centième de seconde décapé comme abrité d'une poussée d'enfiévrée libération sommes-nous désormais à l'abri des invariables directions à tout va suspension déterminante aux visions malodorantes un petit rien se fait arme de guerre contre toute velléité poreuse surseoir à l'inévitable effusion macabre en découdre plus qu'il n'en faudrait les retours à la ligne obscurcissent ma mémoire de peau banalités exagérément parachutées comme en ciel éteint s'octroyer une mouvante remise de peine à aller plus loin vers ce qui nous échappe encore verticule d'exister à l'essai





MICROMATIC

MICROMATIC HOTEL

MICROMATIC HOTEL

MICROMATIC HOTEL

LES YEUX

Je regardais l'espace. Les couleurs passaient de l'une à l'autre comme sous l'effet d'un rouleau vespéral. Je me prosternais devant l'implacable vérité de ces couches visuelles. C'étaient des présences d'une sourde entièresité. Le froid en était à sa fin. Les gouttes de la pluie printanière mouillaient des tiges en effervescence. Les pieds plantés sur le sol, je me figurais comme une girouette submergée par l'espace infini. Je fermais les yeux. Dans mon crâne le flot de saillies et de plaines étaient prêtes à l'ébullition. Un courant centrifuge sourdait à mes oreilles. Un sifflement survint. J'ouvris les yeux. C'était l'impulsion de l'allumette. Les nuages gazeux formaient un souffle allumeur.

Prêt pour le départ, je me laissais prendre par le rouge.

Je partis en avant comme le chat vers son bol de lait. D'un pas cotonneux, j'obliquais autour d'une flamme à la chaleur immense. Je frémis de crainte, percevant la fusion. Elle mettait mes cellules en fracas. M'écartant de ce point écarlate, je sentis la

douce indolence d'une fin de nuit d'ivresse me prendre. Je suis à grosses gouttes. Mes muscles étaient de larges élastiques de chair tendre. J'ondulais des épaules. Je tournais la tête de droite et de gauche. J'aurais pu percevoir des présences extérieures mais les ridelles des flammes formaient comme une combinaison de spationaute. J'étais tout de sensation tactile avec l'air gazeux qui me chevauchait.

Je souris, sûr du confort présent.

Un écran entra dans ce maelström de flamme, comme une télévision qui avançait. Je vis les chaussées parisiennes, les trottoirs de bitumes entre les immeubles Haussmanniens. Un bâtiment nouveau à la façade de béton, de plastique et de végétaux approchait. Le flot des passants frémissait. C'était presque le printemps. Leur corps rebondissait, habile, leur visage n'était qu'une surface de peau lisse. Ils n'avaient pas d'yeux pour voir mais se dirigeaient sans difficultés. J'entrais dans cette marche comme dans une parade. Je regardais le ciel. La pluie avait cessé. C'était un bleu d'après-midi. Sa voûte en était sereine. J'imaginai le même bleu par delà les immeubles, les faubourgs, les rivières et les montagnes. Je croisais ces corps souples et sans visage. Ils ne semblaient respirer que par les pores. Les épaules montaient et redescendaient comme sous l'effet d'une onde sinusoïdale. Je slalomais autour de ces corps. Leurs vêtements aux couleurs vives se découpaient précisément dans l'air bleu, comme des lignes de dessins avec des reflets scintillants.

Mes yeux sortirent.

Je laissais mon corps planté dans le bitume. Les yeux s'envolèrent au dessus de la colline urbaine avec mon esprit comme accompagnateur. La vitesse me prenait en tunnel. Quelques larmes coulèrent puis tombèrent sur des plaines céréalières. Je filais au milieu du bleu, pris dans un tumulte de spirales et de sifflements. Emporté par le mouvement je me grisais alors que la couleur s'embrumait. Des gouttes de gaz oxygénées perturbaient le nerf optique. Je ne voyais plus rien. J'acceptais le gris. Cela aurait pu être du jaune, du vert ou du rose. Les fréquences balançaient du gris vers le blanc. J'étais dans un non-lieu, sans corps et je filais à la vitesse de la lumière. Le souvenir de mes paupières s'écartait sous l'effet de la surprise. Il y eut un moment de fixation. Puis tous les mouvements s'arrêtèrent.

J'étais dans un lieu inconnu. Je me sentais totalement vulnérable. On aurait pu m'écraser ou me déposer sous une couette tout contre un corps gorgé de chaleur. J'étais là. Je ne pouvais plus rien faire. J'ouvrais la bouche. L'air passait par saccades courtes.

Sur le pont Mirabeau, les voitures freinaient au feu rouge. Je regardais les eaux de la Seine, comme en apesanteur.



JE VEUX RESTER LIQUIDE

Un beau jour  
Par la peur qu'ils me noient  
J'ai la peur qu'ils exigent  
J'ai l'effroi qui me glace  
Je veux rester liquide

Leurs vieilles malles à cadavre  
Les ont paré de dentelles  
Plus de peau sur les mains  
Plus de Boucle aux cheveux  
Et leurs manières de faire  
Mieux que moi, Mieux que moi  
Un doigt posé sur la bouche

Affectation aux grimaces perceptibles  
leurs bises glaciales traversent mes joues  
Avec eux je soliflore un bonjour rien  
Et là Caché au fond de l'âme  
Le regard triste d'une Callas  
Hélas, je l'ai longtemps cherché

Mon ampoule fragile où j'ai coulé  
avant que cloche mon esprit

entier fondu dans la masse,  
Et ma tête au repli, carafe au bouchon d'air  
Et mon amour, Prince Constant,  
Mon amour au goût du jasmin chaud  
Tout ce thé m'évapore

Je crie, je pleure, j'écris  
Mille ailleurs où ils ne viendront pas  
L'eau de la mer file au long corridor  
Je dresse des baleines  
Je plonge plus profond  
Au secours de moi-même  
Je cueille des étoiles

Un beau jour  
Par la peur qu'ils me noient  
J'ai la peur qu'ils exigent  
J'ai l'effroi qui me glace  
Je veux rester liquide

Pourquoi suis-je sale ?  
Pourquoi suis-je laide ?  
Pourquoi suis-je noire ?  
Et leur manière de dire  
Mieux que moi, mieux que moi  
Un doigt posé sur la bouche

Leurs bras sales constrictors  
Leurs mains laides de bouchers saisissant mes épaules  
Leurs bouches noires d'égouts déversés sur mes joues  
Avec eux, je soliflore un bonjour rien

Un beau jour  
Par la peur qu'ils me noient  
J'ai la peur qu'ils exigent  
J'ai l'effroi qui me glace  
Je veux rester liquide



REINER

Ci-gît Reiner  
Au coin de la rue Jean de La Fontaine  
Espace vide et frustrant  
Dont il sort à peine  
Menant ses pieds  
Sur le bitume aux alcools  
Parfois seul  
Les semelles collent  
Aux plaques illuminées  
De toute une ville ennuyeuse  
Endormie c'est tout  
Étouffante et si creuse  
Qu'il ne pense qu'à ça  
Seulement voyager  
Encore un peu et la route  
Pour lui sera lasse et trop âgée

Reiner, que t'as donc fait le monde  
Toi qui ne tourne plus qu'en rond  
Sans cesse l'ennui à ton front  
En vaine amertume se fonde

Ci-gît Reiner  
Au coin de la Terre au coin de rien

Immensité humaine  
Où il ne trouve pas de lien  
Divaguant au gré des populations  
Sur les plaines trop urbanisées  
Parfois seul  
Dans la foule déshumanisée  
Les yeux coulants sur les visages  
Inespérés des sourires hasardeux  
Trop vite lignes brisées  
De ceux qui avancent par deux  
Et il se mure parmi les vivants  
Son corps silencieux simple frontière  
D'où ne sort que du souffle  
Retenant le temps de sa vie entière

Reiner, que t'ont donc fait les Hommes  
Toi qui n'a plus mots que mutisme  
Sans cesse ta voix sans charisme  
Sur ta solitude s'assomme

Ci-gît Reiner  
Au coin des songes et souvenirs  
Illusions temporaires  
De son passé à venir  
Vieillissant sans conscience  
Au milieu de sa jeunesse  
Parfois seul  
Dans les instants qu'on délaisse  
Sans les comprendre effacés  
Les baisers insaisissables  
Les larmes entre les rides  
Coulant comme grains de sables  
Et il regrette sa glissade inévitable

L'impossibilité de figer la fuite  
De ses rares minutes de bonheur  
Vers une fin sans suite

Reiner, que vas-tu devenir  
Toi qui sait le compte à rebours  
Sans cesse de dépit se bourrent  
Tes yeux sans vie à retenir

Reiner Reiner Reiner  
Nom trop étrange  
Corps gisant par terre



*STEPHANE FRANÇOIS*

1

montre-moi l'échelle sucrée  
fraie-moi un sentier dans l'incendie fée de fenouil  
je veux danser au bord joyeux de l'abrupt  
autrement qu'agenouillé  
devant nos liturgies de contrebande

2

sous le néon plissé de mon crâne  
j'écris  
un ongle fiché dans la peau  
l'histoire ancienne de notre mièvre ordonnance  
aux relents d'étau en vrac d'appétits

3

de bric et de broc  
de brèches ou de broches  
le poème est fourbe  
il conte fleurette  
sous la putain couchée  
il roule la haine  
et la fume allongé

4

connaissez-vous la tendresse du trille  
frêle comme un tremblement de toupie  
léger comme un vibrato de lurette  
agile comme une averse de lune  
et diablement fou comme ton triangle  
de poivre isocèle

5

tu es la lame d'un duvet perdu  
tu as l'arôme à l'envers du rébus  
crispe les poings minuit de tes mains chastes  
jusqu'au matin que tes soupirs contrastent





EIMSKIP

EIM

EIMSKIP  
EIMU 5115 6  
261

7/11

tex

*Mortelles girations en dix points*

I.

Déçus de rien  
gagnent les ans  
ce que tu perds en t'en allant :  
une provision  
pour les longs jours des autres.  
Enfler ainsi  
les vies inutiles  
ces millions  
recroquevillées  
dans les vides crépusculaires

II.

Cellules amniotiques  
ventres spongieux  
cloisons de chair  
provisoires géôliers  
dans l'attente émue  
de ce temps  
qui laissera la place aux victimes annoncées

III.

Extraction joyeuse

IV.

Parenthèse sur terre  
microscopique oublié  
que l'on vient rechercher  
vite

V.

Je sais  
j'en sors  
je connaissais  
j'y retourne  
Au bout, ça tourne un peu  
et puis  
ça tombe pour toujours

Là, flotte cette armée  
aux yeux fermés  
mutique à jamais  
qui coule absurdement  
dans le temps d'à côté

vers ceux d'hier  
secrètement condamnés

VI.

Dans l'ossuaire immémorial  
j'irai faire chuter mes os

fourbus  
de cette vie  
de ver parmi vous

Mort  
je serai  
ce que je fus vivant :  
anonymement persécuté

VII.  
Je serai eau, peut-être  
et Dieu  
ou le vent furieux  
dans vos cheveux,  
ou le millionième du millionième.  
On n'est jamais grand-chose

VIII.  
De mon nuage  
dans la cavité noyée  
des forges de l'enfer  
fonçant baissé rhinocéros  
végétal ployant  
poussière voguant  
en forme d'hippocampe  
purulente pustule  
acide animé  
grain de sable étouffé  
vieille larme  
pierre taillée  
sueur tombante recommencée

peut-être !  
foulé  
absorbé  
anéanti encore  
régurgité  
observé  
aplatis  
contemplé  
reconstruit  
décevant  
inutile  
admiré

oublié, plus sûrement

IX.

Temps accompli  
recoin vermeil alloué pour l'éternité  
de là, altesse nostalgique,  
passera mon héritage :

les toiles des peintres morts depuis longtemps  
les faunes et leurs fauveries  
la musique  
(*débris souvenirs affleurant la vieille croûte de la terre*)

les cavalcades sanglantes  
l'extinction inattendue  
le déclin, preuve de l'apogée  
le courage physique

les bâtiments des princes  
les opéras  
la pierre vieille et ses jardins rangés  
ceux autour de moi  
leur souffle réchauffant,  
leurs yeux attentifs.

X.

La somme rachitique  
partagée dans le troupeau des spectateurs amassés  
sur les balcons du temps

Et tout cela durera

XI.

*Tu n'auras plus conscience de n'être plus rien.*



## NOTES SUR LES AUTEURS

**Jean-Jacques Nuel** est né le 14 juillet 1951 à Lyon et vit désormais en Bourgogne, près de Cluny. Il revient sur le tard à la poésie, après avoir publié récits et textes courts, notamment : *Journal d'un mégalo (Cactus Inébranlable)* ; *Courts métrages, Billets d'absence* et *Une saison avec Dieu (Le Pont du Change)*.

**Amélie Guyot** pratique la poésie active / écrite et performative, collabore avec plusieurs radios, a gagné un prix littéraire à Québec, est impliquée dans plusieurs collectifs, y questionne le rapport à l'invisible et les troubles du langage, publie textes et photos dans de nombreuses revues : *FPM, Revu la revue, Dissonances, COCKPIT, SHEGAZES, La Piscine*.

**David Nadeau** historien d'art et écrivain, réside dans la ville de Québec depuis 2007, où il anime les éditions La vertèbre et le rossignol. Son court récit en prose *La cottura dell'uovo nero*, préfacé par l'ésotériste français Rémi Boyer, a été publié en 2016, aux *Éditions Collage de 'Pataphysique*.

**Jos Garnier** son antre se trouve sur un petit chemin de Drôme... comédienne, la poésie la maintient à la verticale, les mots des autres et les siens... elle publie dans quelques revues. Son premier recueil *Vertige* est publié aux *éditions Tarmac*.

**Paul Konstantin** a 41 ans et vit à Paris. Il donne à entendre au théâtre la poésie de Michel Houellebecq et

démarre son chemin poétique en 2016. Il publie d'abord sur les réseaux sociaux. *S'épancher* est son premier recueil à paraître.

**Baptiste Louveau** est né en 1999, viscéralement attaché au Mans et aux villes de province, je suis actuellement étudiant dans le secteur du patrimoine pour mettre en valeur ce qu'on ne voit pas. J'écris des poèmes pour des anthologies et des revues, ainsi que des nouvelles marquées par le réalisme. Je prépare actuellement deux recueils, un dans chacune de ces formes. Je suis également peintre à mes heures, juste des têtes sur fond de rien.

**Stéphane François** pianiste et musicologue de formation, est actuellement conseiller artistique et culturel. Il se consacre également à l'écriture. Outre des articles dans des périodiques spécialisés en histoire de la musique et en histoire médiévale, il a publié des textes au sein de recueils et revues littéraires tels que *Rue Saint-Ambroise*, *Bord de l'eau*, *Hauteurs*, *Scribanne*, *Le Jardin d'essai*, *Harfang*, *Sarrazine*, *La Passe*.

**Jean Pouëssel** est né un 16 février en région parisienne, à vécu en Forêt Noire, sur l'île de Java, à la Réunion et en Corse avant de se fixer à Montpellier. Auteur, il a vu ses nouvelles publiées au *Diable Vauvert*, au *Cherche Midi*, chez *Belfond*.

## A propos

Depuis 2018, ( m i l a g r o ) s'occupe de la parution non régulière et numérique de la revue Région Centrale. Encore une fois, pas de ligne particulière : les envois font le sel de la revue et de la communauté. Aujourd'hui plus que jamais, le catalogue de ( m i l a g r o ) ne demande qu'à s'étoffer.

Pour vos contributions à la revue Région Centrale (poésie uniquement, pas plus de 5 textes par envoi, tous formats), suivez les appels à textes et envoyez-les à : [region.centrale . revue \(at\) gmail .com](mailto:region.centrale.revue@gmail.com)

L'équipe ( m i l a g r o )

